

Une lutte inexorable

Autor(en): **Graff, E.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Journal forestier suisse : organe de la Société Forestière Suisse**

Band (Jahr): **87 (1936)**

Heft 8

PDF erstellt am: **18.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-784549>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

naissions que des progrès sont encore désirables dans les différents domaines touchant, directement ou indirectement, à l'exploitation et au commerce des bois, notamment : la culture d'essences bien en station, soumises à une sélection attentive et capables de fournir des assortiments appréciés; le façonnage plus soigné, grâce à une meilleure préparation professionnelle du bûcheron; la présentation et le triage des assortiments, dans les limites permises par l'orographie des lieux; enfin, de meilleures conditions pour la desserte, là où le nécessaire n'a pas encore été fait. — Ce que, pour ma part, je ne puis admettre, c'est le « bourrage de crâne » dissimulé derrière l'« arrosage » dont nous avons été gratifiés. C'est aussi la tentative d'introduire dans la forêt suisse, sans tenir compte de sa diversité, des méthodes importées on ne sait d'où et qui, en fait, accordent à l'exploitation la primauté sur la culture. L'acceptation d'une aussi étrange prétention ne tarderait pas à entraîner la décadence de ce qui, maintenant, fait notre orgueil. Cela, je suis sûr que les sylviculteurs suisses ne le permettront jamais. Et combien ils auront raison ! E. F.

Une lutte inexorable.

C'est, certes, celle que le forestier doit parfois soutenir contre la forêt elle-même, cette forêt qu'il a cependant à cœur de soigner, de développer et d'embellir ! Nous voulons parler, ici, des déboisements effectués sur les pâturages, afin de rendre à la pâture la place qu'elle occupait jadis, place bien souvent envahie à nouveau par la végétation forestière, parce que le pâturage autrefois créé n'a pas été convenablement entretenu.

Il n'est pas question ici de rouvrir le débat sur le déboisement plus ou moins complet des pâtures. Il est bien reconnu et admis maintenant qu'au Jura, comme dans les Alpes, un pâturage trop boisé vaut mieux qu'une montagne trop déboisée et que — tant pour l'abri du bétail que pour celui du gazon — tout déséquilibre dans la juste harmonie d'un pâturage boisé est aussi préjudiciable à la forêt qu'à la pelouse.

La forêt n'en demeure pas moins un envahisseur, lent mais constant; dans de nombreux cas, le forestier doit intervenir pour conserver les bonnes pâtures et les préserver d'un retour graduel à un boisé, souvent mal constitué et de médiocre rendement. Mais il arrive trop souvent qu'après avoir déboisé quelque parcelle, ou en avoir extirpé les buissons, le forestier ou le pâtre croient avoir fait tout le nécessaire; ils continuent ailleurs à « faire du pré », sans se de-

mander si leur travail est bon, bien fait et définitif ... Qu'arrive-t-il alors, dans la plupart des cas, si les débris de coupe ne sont pas complètement enlevés ou brûlés, afin de permettre au bétail de passer partout; si les églantiers, noisetiers, ou autres buissons, ne sont pas anéantis par un piochage profond et par l'incinération de tous leurs débris pour faire périr la moindre racine ? Bientôt surgissent à l'envi (et depuis combien de siècles peut-être attendent-elles en terre l'insolation suffisante à leur développement !), d'innombrables pousses de sorbiers, framboisiers et autres végétaux qui empêchent la venue du gazon et favorisent, au contraire, l'envahissement sournois des semis naturels de résineux qui ont vite fait de remplacer la forêt détruite ...

Nombreux sont les cas de déboisements, de nettoiemens incomplets ou mal compris, où l'on croyait créer de bonnes pâtures et où l'on n'a fait que remplacer, à grands frais bien inutiles, des boisés productifs par des surfaces buissonneuses ou recouvertes de mauvais peuplements forestiers, à plantes isolées et branchues ... Alors, découragé devant l'inutilité de son œuvre et le coût de l'entreprise, on laisse diminuer en surface les bonnes pelouses, réduire la charge de la montagne et l'on devient parfois tributaire de l'étranger, devant faire alper outre-frontière, pour compenser le manque d'alpages indigènes ...

Il est vrai, qu'en cette année 1936, la charge des alpages est le plus souvent incomplète, mais cet état de choses est dû à des motifs exceptionnels et passagers : notre devoir est donc de ne pas laisser le pâturage diminuer de valeur, car la situation actuelle peut et doit changer; que faire dès lors, pour procéder sans dépenses exagérées à l'augmentation de la pelouse de façon normale, là où cela est indiqué et logique, et pour éviter que les surfaces déboisées se couvrent de friches improductives ? Seule, la dent du bétail peut venir ici en aide aux efforts insuffisants de l'homme : la moindre repousse des buissons doit être détruite par l'abrouissement.

Il importe pour cela, une fois brûlés sur place tous débris et tous produits du piochage, de semer autour des troncs, dans le moindre intervalle entre les racines de chaque souche et partout où la pioche a travaillé, de bonne graine d'un gazon approprié : le bétail en sera friand et détruira en le pâturant, les repousses des buissons qui disparaîtront alors peu à peu.

Les essais que nous avons pratiqués, depuis quelque 10 ans dans les pâturages du Jura, sont à cet égard absolument concluants; un mélange de 17 variétés de graines de gazon, fourni par la maison Schweizer à Thoune, sur les indications de M. le directeur de la Station fédérale de contrôle des semences à Lausanne, a donné d'excellents résultats et a permis de constituer à peu de frais des pelouses qui, pâturées avidement, restent propres, au lieu d'être envahies de buissons ou de plantes herbacées préjudiciables au bon fourrage. Le semis de « mince de grange », ou de quelque autre mélange mal con-

ditionné, donne par contre un mauvais résultat, le gazon n'étant alors pas brouté suffisamment à ras.

L'entretien de ces pelouses artificielles nécessite, bien entendu, comme celui de toute pâture sur un sol superficiellement décalcifié, des soins plus ou moins réguliers : partout où la distance, ou la configuration du terrain, rendent difficile l'apport de fumier solide ou liquide, il sera bon de pratiquer le chaulage, sinon l'épandage de scories en automne, avec un complément de potasse au printemps; cela permettra le maintien d'un bon fourrage qui, abandonné à lui-même sur un terrain pauvre ou décalcifié, tendrait à s'abâtardir au profit de plantes fourragères moins nutritives.

Déboiser, ou extirper le buisson sur pâturage sans créer immédiatement après, par semis, un tapis de bon gazon toujours tondu par le bétail, c'est faire œuvre incomplète; c'est même aller à fin contraire du but à atteindre, et réintroduire le boisé qu'on voulait supprimer.

E. Graff.

Sur la technique des inventaires.

Devant les difficultés actuelles, la très faible rentabilité des forêts donne naissance, un peu partout, à un courant d'utilitarisme dangereux pour l'avenir. La tendance se généralise de négliger les travaux non rentables — et le « non-rentable » s'amplifie avec la mévente des bois de feu et les difficultés de placement des grumes — et de pousser en même temps aux coupes marchandes, celles où on a égard aux possibilités de vente à des prix satisfaisants plutôt qu'aux nécessités culturales. Si nous n'y prenons garde, nous risquons de gêner à un long avenir, de plusieurs décades, au profit de quelques années du présent.

Le rôle du sylviculteur devient ingrat entre l'impératif de sa conscience professionnelle et les réalités pratiques si sombres. Il ne peut le jouer qu'imparfaitement, cahotant sous les poussées divergentes des intérêts du présent et de l'avenir.

La science sylvicole tend à améliorer la production qualitative et quantitative des forêts, but hautement nécessaire à notre économie suisse. Pour ce faire, elle a à sa disposition divers moyens :

D'une part, l'influence du technicien, traitant les boisés suivant les principes et les expériences acquis, tant durant les études que dans la pratique;

d'autre part, le contrôle technique précis des plans d'aménagement et de leurs revisions.

Pour être vraiment précis, ce contrôle doit être accompagné de l'inventaire intégral des peuplements et du contrôle des bois abattus, permettant des calculs d'accroissement aussi exacts que possible. C'est la seule voie rationnelle d'une gestion intensive. Les résultats en sont visibles dans les comptes rendus de la statistique forestière suisse,